

Sortie Amours adultères en plein carnaval de Dunkerque. Portée par la foule, la caméra de Thomas Vincent fait tomber les masques. Superbe.

Karnaval



A Dunkerque, le mois de février fait vriller le moi. Carnaval délie les langues chargées de calembredaines et de chansons paillardes. Carnaval délasse les corps, avides de footings éthyliques et d'unions sans lendemain. Une perruque de nylon rouge et deux faux seins felliniens pour Christian, le vigile impulsif. Un tricorne de pirate et deux pommettes garance pour Béa, son épouse mutine. Et adieu la grisaille, oubliés les soucis. Le couple s'offre une semaine d'amnésie en costumes foutraques comme tous les habitants de la ville.

Tous, sauf Larbi, qui travaille déguisé toute l'année. Sa panoplie orange de pantin garagiste exploité par son patron de père, il la laisserait bien au vestiaire pour toujours. Carnaval est l'occasion rêvée pour tout envoyer valdinguer. Pendant que Dunkerque se grime et s'attife, Larbi tombe le masque. Il met son père KO, le nez dans la boue, se démaquille le visage plein de cambouis et quitte sa combinaison de travail. Débarrassé du joug paternel, Larbi peut enfin partir à la conquête du monde.

Sa virée d'homme libre se heurte à deux portes fermées. Celle de la gare, vide à mourir. Et celle d'un café, plein à craquer. La troisième porte est la bonne, involontaire et providentielle. C'est Béa qui l'ouvre pour enfourner dans l'appartement conjugal son mari plein comme une outre. Assis par hasard dans la cage d'escalier, Larbi l'aide à porter le colosse aux pieds coupés par l'alcool.

Il ne sait pas encore qu'il va chanceler à son tour, ensorcelé par la corsaire carnavalesque. Béa commence par lui offrir un troublant strip-tease détourné, dégrafant devant lui le monumental soutien-gorge de son mari en tenue de fête. Un déguisement qui tombe, c'est signe de changement pour Larbi. La dispute avec son père l'a déjà prouvé. Quand Béa lui donne un fougueux baiser d'adieu et lui lègue son chapeau en souvenir, le présage est clair : l'amour vient de le foudroyer. Un amour limpide, franc, obsessionnel. Finies les envies de fugue vers le soleil marseillais. Les tournesols agra-

fés sur le galurin de Béa l'éblouissent déjà plus que de raison. Planques au bas de son immeuble, errances au cœur des parades urbaines, poursuite dans les allées de supermarché, bizutages dans les cafés en nouba... Pour se faire aimer, Larbi tente tout, et tangue entre deux mondes, le carnaval et la vie.

Méfiance, le port du masque est un art qui se pratique partout. Larbi en fait même une judicieuse tactique de séduction. Béa le rembarre à coups de remarques racistes ? Il enfile symboliquement le costume d'« *Arabe qui revend de l'électroménager* », qu'elle lui tend, et poursuit sous ses yeux une passante : « *Regarde cette vieille dame avec son sac à main... Je ne me contrôle plus, ma parole !* » Gênée par son propre ridicule, Béa paraît distante. En fait, elle est conquise.

Voilà toute la force de ce premier film électrisant où Thomas Vincent met à nu le vrai visage du carnaval, lieu de révélation plus que de camouflage. Béa cède à Larbi en plein bal costumé, dans une chambre aux allures de loge de théâtre où elle l'a sciemment attiré pour le farder. Une scène d'amour animale et fuyante, abrupte et essentielle, où la femme adultère joue à cache-cache avec elle-même. Peindre le visage de son dangereux amant pour mieux l'embrasser, voiler son torse de satin pour mieux l'étreindre, Béa doit passer par cette cérémonie de la dissimulation pour laisser éclater ses vrais sentiments.

Mais son mari possède la même science. Il a besoin de déguiser Béa pour la reconquérir. Sentant que son épouse a le cœur ailleurs, il improvise une bouleversante danse nuptiale en plein bar. Dans un accès de fureur poétique, il encercle la tête de Béa avec une guirlande électrique, évoquant autant la couronne d'épines que le diadème de mariage, puis l'interroge : « *Parce que j'ai picolé, quand je dis que je t'aime, ça ne compte plus ? Peut-être que, justement, c'est là que ça compte vraiment...* »

Là, c'est-à-dire dans cette fureur de cris rauques et de gesticulations clownesques que Thomas Vincent a captée *in situ*, pendant le véritable carnaval de Dunkerque. Sa caméra ne flâne pas, elle participe. Elle ne butine pas, mais va droit à l'essentiel, sans chercher à se faire plus nerveuse que le carnaval lui-même. Fièvre d'avoir été acceptée par ►

Béa (Sylvie Testud), sur les épaules de Larbi, son séducteur (Amar Ben Abdallah), est la figure de proue éblouissante du premier film de Thomas Vincent.

► ces fêtards particuliers, elle leur rend discrètement hommage tout en racontant une superbe histoire de cinéma. Dénormé respectueux des Dunkerquois comme de ses personnages, Thomas Vincent intègre à merveille ses séquences « documentaires » à sa fiction. A première ouïe, le folklore du carnaval ressemble à de vulgaires chansons à boire de fin de banquets. Mais quand Christian scande « *Les cocus, en bateau* » jusqu'à plus soif, le refrain claque comme une sinistre prémonition. Tout comme la danse des canards, revue et corrigée, qu'entonnent ses copains en transe : « *T'as la main qui tremble, et les épaules qui bougent, t'as les pieds qui dansent...* » Ces paroles sont un écho troublant à l'étreinte illicite que Béa vient de vivre avec Larbi...

Au son de cette goulante, le visage de la jeune femme se fige, hagard et altier. Cette image d'ivre souffrance, suspendue dans les airs entre deux notes de musique étourdissante, est la plus belle du film. On entrevoit alors la mine éperdue et triomphale de Sylvia Bataille dans *Partie de campagne*, de Jean Renoir. Mêmes nattes trompeuses, mêmes yeux ingénus et voilés, l'actrice Sylvie Testud s'impose en force. Thomas Vincent fait d'elle une figure de proue éblouissante, seul point de repère au sein de ce film fluide et mouvant.

Ballotté dans le sillage de cette sirène imprévisible, *Karnaval* ne peut que se terminer en queue de poisson. A l'image des farandoles de Dunkerque, qui serpentent au gré des impulsions humaines,

sans destination affirmée, et se désagrègent d'elles-mêmes. Sans regret, parce que la Terre tourne et que le carnaval revient chaque année. A la fin du film, Béa ne choisit pas entre Larbi et Christian. Elle cueille le jour, saisit l'imprévu en toute inconscience, sans penser au risque qu'elle court. Avec une certitude nouvelle, à la fois grisante et effrayante : carnaval est un mot déguisé, derrière lequel se cache un autre mot qui menace son âme. Celui de carnage ● **Marine Landrot**

Français (1h30). Réalisation : Thomas Vincent. Scénario : Thomas Vincent et Maxime Sassier. Image : Dominique Bouilleret. Décors : André Fonsny. Montage : Pauline Dairou. Avec : Amar Ben Abdallah (Larbi), Sylvie Testud (Béa), Clovis Cornillac (Christian), Martine Godart (Isabelle), Jean-Paul Rouve (Pine), Thierry Bertein (Gigi), Dominique Baeyens (Dorianne). Prod. : Alain Rozanes et Pascal Verroust. Distr. : MK2 Diffusion.

Thomas Vincent, metteur en scène de "Karnaval"

Rencontre Le jeune réalisateur a fait la fête pour se faire accepter, puis a misé sur l'improvisation, "pour que la réalité déborde de partout".

"Ici, tout était plus fort, tout allait plus vite"

Il y a des questions qui embarrassent d'emblée Thomas Vincent. Celle, par exemple, portant sur ses parents. Oui, il est bien le fils de Jean-Pierre Vincent, ex-administrateur de la Comédie-Française et metteur en scène de renom, et d'Hélène Vincent, comédienne de théâtre qui a fait au cinéma quelques incursions marquantes – Mme Le Quesnoy dans *La vie est un long fleuve tranquille*, c'est elle... Voilà, c'est dit, on n'y reviendra pas. Ou alors juste pour préciser que cette origine « théâtrale » lui paraît aujourd'hui « précieuse » dans son parcours de cinéaste par ce qu'elle lui a appris sur les acteurs : « *Etre l'enfant de gens qui sortaient de répétition et parlaient de leur travail, c'était comme être un enfant de paysan qui sait des choses sur la terre, sans jamais les avoir apprises.* »

La seconde question, qui découle directement de la première, touche à la légitimité pour un fils de Parisiens plutôt aisés d'aller poser sa caméra au milieu des prolos du carnaval de Dunkerque. Une interrogation, pas un jugement. Mais Thomas Vincent en prend presque ombrage. « *C'est plutôt l'inverse : ce qui me générerait moralement, ce serait faire des films sur le milieu d'où je suis issu. Là, je me sentirais complaisant. Il y a un devoir d'aller regarder ailleurs, c'est presque une mission de service public.* »

« *Me lancer dans le théâtre aurait sans doute été plus simple* », avoue ce jeune homme au crâne un peu dégarni, sourire amical et chaleureux. « *Mais j'ai toujours eu le sentiment qu'en France le théâtre était un art "entre soi" et que, sans pour autant "vendre son cul", le cinéma permettait de toucher un public beaucoup plus large.* » D'où l'envie, dans *Karnaval*, premier film, réalisé à 34 ans, de lier l'intime et le spectaculaire, de trouver un moyen pour que la réflexion sociale, nécessaire, ne vienne jamais contrarier la marche du récit.

C'est par Maxime Sassier, prof de philo à Dunkerque et coscénariste de

ses deux courts métrages, que Thomas Vincent a découvert le carnaval. « *Il m'a dit : Viens, ils sont fous ! La première fois, j'ai eu immédiatement envie de repartir en sens inverse. Comme si j'étais au cœur de mon pire fantasme de fête de la bière ! Je suis resté et, peu à peu, je me suis senti à l'aise dans cet invraisemblable concentré de chaleur humaine. Très vite, j'étais ami avec des gens que je n'avais jamais vus. Moi qui ai grandi dans un milieu assez fermé, j'ai trouvé ça réellement émouvant.* »

A l'époque, Thomas Vincent vit de petits boulots : assistantat, photos de plateau, etc. Il travaille sur un premier scénario de long métrage : une comédie burlesque. « *Ça ne venait pas. J'ai réalisé qu'il fallait, pour mon premier film, trouver un projet plus modeste. Quitte à revenir vers le jeune cinéma réaliste français, un genre qui m'intéresse, évidemment, mais qui me laisse toujours un petit peu sur ma faim en termes de spectacle, de jouissance pure du spectateur.* » L'idée d'immerger une histoire d'amour dans le carnaval lui semble la solution. « *J'ai compris que le carnaval constituerait un puissant*

Thomas Vincent : « En découvrant le carnaval, j'ai eu envie de repartir. Je suis resté et, peu à peu, je me suis senti à l'aise dans cet incroyable concentré de chaleur humaine. »

accélérateur dramatique : la même histoire, ailleurs, aurait donné lieu à une chronique. Ici, tout était plus fort, tout allait plus vite, dans une unité de lieu et de temps qui me permettait une écriture plus tendue et une mise en scène plus énergique. »

Le scénario, toujours écrit avec Maxime Sassier, prend forme : le « rival » amoureux sera un Beur, « ce qui ouvrirait le film sur la thématique de l'étranger, donc de l'intolérance et du racisme, tout en installant un personnage qui, comme le spectateur, découvre le carnaval ». Un consultant en écriture apporte au script « une efficacité plus grande ; et tant pis si, en France, "efficace" est considéré comme un gros mot : je voulais qu'au-delà du réalisme social l'histoire ait une force dramatique ».

Le tournage a lieu de février à avril 1998. Concrètement, filmer à l'intérieur du carnaval n'est pas simple. D'abord, parce que celui de Dunkerque ne ressemble à aucun autre : il s'agit d'une juxtaposition de fêtes de quartier, sans organisation centralisée. A qui demander les autorisations ? Ensuite, parce que les « carnavalesques » sont méfiants. « Il a fallu convaincre qu'on ne venait pas en voyeur. Le meilleur moyen, c'était de faire la fête avec eux. » L'équipe et les comédiens – la plupart, à l'exception des trois principaux, sont originaires du Nord – s'installent sur place dès janvier et « font carnaval » avec la population locale. « Une fois qu'on a obtenu le statut d'amis de la famille, tout était plus simple. »

Restent les problèmes purement logistiques : pour les scènes « volées » dans les rues, Thomas Vincent utilise trois caméras et une « bulle » de figurants qui isole le tournage au cœur du cortège. « Pas tellement pour se protéger d'une éventuelle hostilité, mais pour éviter les gens qui auraient fait bonjour à la caméra ! » D'autres scènes – comme celle du café où les deux personnages principaux, Christian et Larbi, s'affrontent dans un concours d'ivresse – sont tournés hors carnaval. « Mais les figurants venaient avec leurs propres costumes, et il y avait un travail d'improvisation constant pour que la réalité déborde de partout. Je voulais donner l'impression qu'une partie de l'action échappait à la caméra. »

CLAUDINE DOURY/YU POUR TÉLÉRAMA

► Laisser la réalité « contaminer » la fiction : c'est le but du jeu, qui finit par influencer la méthode de travail. « Je savais que le tournage des scènes de carnaval imposait une attitude très souple. J'ai donc demandé aux comédiens d'improviser à partir des situations écrites et j'ai décidé d'intégrer les nouveautés, les "accidents" – un fou rire, un regard, etc. – au fur et à mesure des prises. Cette invention en direct était extrêmement jouissive : j'y ai retrouvé des plaisirs d'enfant qui dessine, qui part d'un trait sans savoir où il va aller. Par exemple, dans le scénario, la relation de couple entre Chris-

tian et Béa était assez pesante, avec beaucoup de non-dit. Les comédiens les ont fait s'engueuler et se rabibocher en permanence, quelque chose de plus original et de plus vrai. »

Terminé, le film a droit à une première à Dunkerque. Surprise : alors que beaucoup de figurants se sont manifestés, peu sont présents à la projection. « L'important pour eux, c'était sans doute d'être invités, de ne pas avoir été oubliés : mais je crois que personne n'a tellement envie de se voir, au lendemain d'un moment d'ivresse, alors que le délire collectif est retombé. »

Et à présent ? La parenthèse du Nord

est refermée, pour Thomas Vincent : « Le réalisme social n'est pas une fatalité : j'ai envie d'éclectisme. » Même si le désir de témoigner est toujours là, « mon moteur n'est pas l'indignation. Je marche plutôt dans l'autre sens : quand je vais tourner dans le Nord, ce n'est pas pour dénoncer quoi que ce soit mais pour raconter une histoire, et tant mieux si la réalité surgit ». Il songe aujourd'hui à une aventure très différente, l'adaptation d'un roman de Marc Behm : *Trouille*. Attendu, forcément, puisque *Karnaval* a incontestablement révélé un homme de cinéma. Et pas de théâtre ! ● **Aurélien Ferenczi**

Le carnaval de Dunkerque

Reportage Bière, drague et amitié. De défilés en rigodons, une seule consigne : se lâcher. Visite guidée avec les seconds rôles du film.

Les givrés de février

A lors ? T'aimes ? Carnaval, ça peut pas s'expliquer, ça se vit ! » lâche Thierry Bertein, ravi, le visage rougi par la vigueur du vent et la chaleur de la fête. Clown professionnel, il a quitté Dunkerque il y a quinze ans pour les rues de Lille, où il se produit le plus souvent. Dans *Karnaval*, planqué sous d'énormes lunettes et une perruque fournie, il est Gigi, le plus chahuteur des deux acolytes

de Christian. Ce soir de mardi gras, après le boulot, il n'a pas eu le temps d'enfiler son costume de peur de louper le rigodon de la bande de Rosendaël – comprenez le final du cortège de l'une des petites municipalités de la communauté urbaine de Dunkerque.

En deux temps, trois bières, il a ratrapé les copains. « C'est un peu bestial, non ? » sourit Thierry, encore un peu ahuri. Autour de lui, les fifres se sont

tus. Lentement, la foule a repris ses esprits. Le mouvement des corps s'est stabilisé. Les grappes de couleurs ont retrouvé visage humain : les carnavaloux émergent du rigodon. Pendant une heure, après le coucher du soleil, comme une immense mêlée de rugby mais en nettement plus jovial, ils ont tourné par milliers sur la place de la mairie, se pressant, se poussant et beuglant des chansons à tue-tête.

Et comme ça, pendant deux mois. Car, évidemment, un carnavaloux, un vrai de vrai, est de toutes les bandes, connaît toutes les chansons. La plupart prennent leurs congés annuels à ce moment-là et consacrent une bonne part de leur budget à la fête. « Le but, c'est de faire des chahuts, c'est tout. Y a rien à comprendre. De toute façon, la vie, t'y comprends quelque chose, toi ? » demande un énorme gaillard, le faux nez de travers et le décolleté tout tourneboulé.

Au casting du film, on a demandé à Thierry s'il connaissait les chansons typiques. « La seule qui m'est venue à l'esprit était vraiment trop paillard et je me suis un peu démonté devant l'assistante. » En dehors des trois rôles principaux, tous les acteurs sont du coin. « Le serveur aux grosses moustaches, c'est Fleur. Ici, tout le monde le connaît sous ce nom-là. A Dunkerque c'est une vraie figure, il nous a tous servi des coups à boire, un jour ou l'autre ! » explique Nadia, l'une des « speakerines », de la bande à Christian dans le film. ►

« Le but, c'est de faire des chahuts, c'est tout. Y a rien à comprendre. »



B. FAU/SYGMA

► « Il y a eu un gros travail de casting », se souvient Maxime Sassier, l'ami de longue date qui a écrit le film avec Thomas Vincent. Prof de philo, il a été muté dans le secteur en 1992 et il n'a pas tardé à se plonger dans la fête. « L'équipe est arrivée près de deux mois avant le tournage pour choisir les gens, en privilégiant le sens du gag, la capacité à délirer, l'entente qui existait entre eux. A l'origine, ce sont tous des Dunkerquois, potes depuis des années et mordus du carnaval. L'équipe a fait au moins trois bals avec les speakerines dans leurs "kletsches", avant de commencer à tourner. Un costume de carnaval, c'est forcément rassis, ça doit être sale, ça doit puer. »

L'idée, c'était que les comédiens soient à la fois dans la fête et dans le film. Un pari qui leur a valu quelques moments mémorables. « Le matin, on faisait l'avant-bande dans les bistrots. Du coup, on n'était pas toujours très frais pour bosser. Et le soir, on remettait ça. On n'allait tout de même pas loucher le carnaval pour faire du cinéma ! » rigolent Eric et Thierry, bras dessus, bras dessous, un énième verre à la main. « Carnaval, c'est ça : la bière, la drague. Le film montre bien ce côté débordant, toujours limite ! C'est l'amitié aussi, la rencontre, les gens. Sous le masque, tous les milieux, toutes les générations se mélangent. » Pendant ces deux mois qui précèdent le prin-



« Un costume de carnaval, c'est forcément rassis, ça doit être sale, puer. »

«Le matin, on faisait l'avant-bande dans les bistrots. Et le soir, on remettait ça. On n'allait pas rater le carnaval pour faire du cinéma.»

temps, beaucoup de Dunkerquois « font chapelle », c'est-à-dire qu'ils ouvrent leur porte aux amis, aux amis des amis ou même aux parfaits inconnus, leur offrent à boire et à manger. Soupe à l'oignon et *potje vleesch*, une spécialité locale aux trois viandes.

« Le film est né des années que j'ai passées ici, de ma rencontre avec les Dunkerquois, de leur accueil, de mes observations, précise Maxime Sassier, tous les personnages sont inspirés de gens d'ici. Ces femmes qui tombent enceintes à 15 ans. Les Arabes que j'avais en cours et qui considéraient le carnaval comme quelque chose de vulgaire,

de complètement païen. D'ailleurs, ils n'y sont pas les bienvenus. Il y a un racisme latent, mais personne ne ferme la porte à personne. C'est assez paradoxal. Un étranger peut entrer dans la bande, être accepté dans les chapelles

et, en même temps, devoir essuyer des blagues douteuses... Les gens d'ici sont particuliers, ils ont été avec Thomas Vincent comme ils sont en général. Au début, ils râlent, et après ils peuvent se montrer très généreux. »

C'est autour d'un verre qu'Eric a rencontré le réalisateur, il y a plus de quatre ans. « On a rigolé ensemble, je ne savais pas du tout qu'il préparait un film. » D'abord méfiant, comme tout bon Dunkerquois dès qu'il s'agit de toucher à son carnaval, Eric évoque quelques précédents malheureux, notamment le reportage d'une chaîne de télévision genre « une journée avec un carnaval » dont tout le monde parle encore comme du sujet raté par excellence. « Avec Thomas Vincent et son équipe, au contraire, il y a tout de suite eu un climat d'amitié, ils ont vraiment réussi à s'adapter. C'est la première fois que nous n'avons pas eu l'impression que des gens de Paris voulaient nous en ap-

prendre sur le carnaval, la première fois qu'un film exprime vraiment l'esprit du carnaval ! Mais, jusqu'au dernier moment, nous ne savions pas ce que ça allait être. » Jusqu'en décembre, lors de la projection du film en avant-première, à Dunkerque. Bretonne d'origine, Dunkerquoise depuis quinze ans, Nadia parle d'un véritable pincement au cœur lorsqu'elle y a vu les scènes de rigodon. « Je crois que Thomas a vraiment ressenti la force du carnaval, tout est vrai dans son film, y compris ce qui n'est pas beau à voir. »

Pendant la semaine la plus intense, son fils aîné est chez ses grands-parents, et la nounou reste en permanence à la maison pour s'occuper des deux plus jeunes. Ici, carnaval, c'est une affaire d'adultes, dit Nadia. Une histoire sérieuse où « on se lâche complètement, on rit avec n'importe qui, on raconte n'importe quoi ! ». D'ailleurs, et l'on est cette fois au cœur du film de Thomas Vincent, rares sont les couples qui font carnaval ensemble. « Tout peut arriver. Mais une aventure pendant carnaval ne prête pas à conséquence. Le problème ne se pose pas du tout de la même manière à un autre moment de l'année. » La rumeur de Dunkerque veut même que certains mordus font stipuler noir sur blanc dans leur contrat de mariage qu'il n'y a pas motif de divorce pendant carnaval ●

Noëlle Moris